

Impressions : une journée en noir.

Il aurait pu s'appeler Moussa ou Abderhamane ou... Il est simplement souvenir. Souvenirs d'une autre vie, d'une autre conquête. Il est cliché défraîchi en sépia. Comme mes souvenirs que refluent dans ma mémoire.

...

La case à palabres trône au milieu du village. Instantané flou dans la lumière du jour. Une dizaine de neems, un baobab à la belle feuillée, quelques cases entourées de claies : le hameau s'étire le long des champs de mil... Tout est déjà assommé ce matin sous la poussière du soleil brûlant.

...

La ville africaine est basse, carrée, taillée au cordeau comme une bastide. Certaines maisons sont coquettes, ceinturées de haies de fleurs ou de murs de parpaing. D'autres sont isolées au milieu d'habitations inachevées ; de murs en banco délavé à moitié éboulés ; de maisons de terre, couvertes de tôle, avec terrasse-palabre soutenue par des rôniers habillés de nattes de feuilles de palmier. Quelques brebis, des chèvres, parfois un âne avec ses pattes entravées, folâtrant à la recherche d'une maigre nourriture. La ville s'assomme sous le sable poussiéreux.

...

Je mastique une tête d'allumette de noix de kola, au goût amer.

...

Des caniveaux étroits et ouverts à l'air libre. Dedans, en l'absence de tout drainage, stagne, jusqu'à ce qu'elle s'évapore, l'eau sale de la lessive et des bains, l'urine aussi. L'eau croupie, non seulement pue, mais en plus nourrit de méchantes algues et des générations de gros moustiques qui se nourrissent de sang, pendant la nuit. Un tas d'ordures complète la vision ; des milliers de mouches contentes.

...

Un grand boubou, crasseux de poussière, suit un maigre troupeau de brebis et trois chèvres. Bras étirés sur un bâton, en forme de croix. Doucement, à l'allure des bêtes.

Personne ne sait d'où ils viennent ni où ils vont. Nous cherchons toujours notre chemin : nous ne faisons que passer.

Doucement, à l'allure des bêtes.

Passer sa vie à espérer et rêver au bonheur.

Lentement, en suivant les troupeaux.

...

Après avoir traversé les faubourgs, dans une vieille guimbarde toute déglinguée sur les chemins en tôle ondulée, en zigzag pour éviter tout un peuple de mobylettes et de piétons mélangé, à grands coups de klaxon, de démarrage aussitôt suivi d'un arrêt devant un obstacle inattendu, nous sommes arrivés à une encablure de notre finale destination.

...

Jardinier est un joli métier. Il faut regarder, écouter, examiner minutieusement. Tout ce qui pousse ne donne pas bonne feuille. Des jolies fleurs, cachées derrière des haies de fer, poussent... poussent... sous les regards et l'eau répandue à grands seaux. Le marché aux fleurs sent bon. La marchande, aux cheveux de fleurs : photo.

A côté, les marchands ou marchandes d'épices, assis derrière des paniers en feuilles de palmier tressées, des cuvettes plastiques d'où émergent, en tronc de cône, des tas multicolores à l'odeur entêtante. Des sacs de jute enferment d'autres trésors, mais en coque ceux-là.

...

Cette petite tête noire, aux grands yeux, émergeant d'un pagne dans l'échine de sa mère, me regarde à la dérobée. Quand nous nous croisons, elle hurle, les yeux clos, la bouche grande ouverte : un albinos est mauvais signe.

...

Les hauts immeubles de la ville européenne découpent le ciel en tranches plus ou moins épaisses. À leurs pieds, des villas entourées de hauts murs et fermées par des portails en fer ouvragé, fermant au moyen de gros cadenas en acier trempé. Une cour, ombragée par deux manguiers, un papayer, un cocotier et un oranger, est d'une netteté irréprochable. Trottoirs de sable, taxis noirs et jaunes, baraques de bois pour marchands ambulants aux carrefours, quelques arbres blancs de tronc, bruit, gaz d'échappement : la ville m'a rattrapé. La gare maritime est quasiment vide.

...

La mer est vert émeraude, sans une ride. Un dauphin joue à la course et nous laisse en plan.

...

Un avion, pirogue du ciel, dessine dans l'azur un chemin de poussière ensoleillée. Des pirogues de pêcheurs, décorées de multiples couleurs, bariolées de formules magiques et de figures géométriques, rentrent au port, gorgées de poissons.

...

L'île se rapproche. Les embruns transportent sa senteur de terre africaine. La petite anse nous accueille. La chaloupe nous débarque sur le petit môle en pierre.

...

L'architecture, jolie et homogène, fait souvenir à celle d'un vieux village de Provence où croîtraient des baobabs, des bougainvilliers, des rôniers ; dans les venelles, des enfants noirs joueraient sur des terrains de boule.

Dans les rues sableuses et poussiéreuses, je tourne dans l'île. Déjeuner, dans une paillote gargote, je me laisse tenter par un yassa poisson, au fumet appétissant, et une flag, bien fraîche.

Les hirondelles de mer volent dans le ciel bleu pastel. Le lézard, sur un roc chauffé à blanc, halète et lève, tour à tour, deux pattes. Il fait chaud.

Découpés en grand coup de sabre, les rôniers, les neems et les caïlcédrats moulinent de leurs branches sous les vents marins et, sémaphores, girouettent selon le souffle de l'air frais.

À l'extrémité d'un long corridor qui donne sur la mer, une porte ouverte sur un pontet en rônier où ils embarquaient. Dernière rive de liberté...

...

La gare routière est bondée : taxis, bus, voyageurs, bagages, bestiaux. Tous se bousculent, naviguent à vue. Cris des rabatteurs, hululement des klaxons, vrombissement des moteurs : mon ouïe s'accorde avec le vacarme assourdissant. Huile frite des beignets, sueur prégnante, gaz d'échappement : mon nez est saturé d'odeurs dissonantes. Dames aux formes rebondies dans des boubous multicolores ; hommes maigres en chasuble et pantalon, tongues aux pieds ; enfants en guenilles, de poussière enduites : mes yeux en ont la berlue. Il est l'heure. Je monte dans le bus, son toit surmonté d'une montagne de ballots. Il est plein. Je prends place, à côté d'une jolie jeune femme... Avec un peu de chance, nous serons arrivés avant la nuit. Il fait chaud, et malgré les fenêtres ouvertes, aucune baisse de température n'est envisagé. Ma bouteille d'eau me fait tomber, au fond de ma gorge sèche et chaude, un liquide moite.

...

Des femmes, vieilles ou jeunes, à pied, en caravane, reviennent. La tête chargée de bois de chauffage ou d'une bassine d'eau. L'enfant mène l'âne attelé à sa charrette, un tas de paille dessus. Le tam-tam des pilons dans le couchant orangé ensorcelle la mort du jour ! Lentement...

...

Dans le soir brumeux, peu à peu, la vie revient. Chauffée à blanc, la nature va pouvoir souffler dans l'obscurité.

...

Bientôt la nuit, Dieu sait que la nuit est noire en Afrique. Là-haut, commencent à briller les premiers clous.

...

Dans la nuit noire, la motocyclette s'enfonce. Pétraradante, louvoyante. Les petites lumières blafardes des lampes tempêtes éclairent les étals où, bien alignés, reposent les petits tas de cigarette à l'unité, les noix de kola, quelques babioles jamais achetées, un dernier beignet de mil mort dans son huile.

La rue vit, même tard. Le vendeur, assis au pied de son étal sur une grande chaise longue en bois, ou couché sur sa natte, attend. Espérance du client, de ce dernier qui permettra de clore cette journée par une dernière piécette jaune.

...

Vaste tohu-bohu de lampes à pétrole et d'odeurs épicées. Et un peuple en haillons affairé qui vaque à ses occupations sans se soucier du monde extérieur. C'est l'heure du repas : quelques beignets frits à l'huile de palme, un peu de lait caillé ; pour les plus chanceux de la vie : une bière ou un fruit.

...

Je passe le pont aux arches métalliques. Le fleuve roule sous lui, insensible aux bruits de la ville. La lune dépose un mince filet d'or dans le ciel noir.

...

Une goulée d'une gazelle. Enfin, une bonne douche fraîche. L'air de la chambre est tiède, rendons grâce à la climatisation. Et non ce n'est pas la 219.

...

Dans la nuit noire, la motocyclette s'enfonce. Les chauves-souris passent, sans bruit, croqueuses de moustiques. Assis sous la tonnelle, j'écoute la ville bruissier, s'endormir. La lumière est tamisée. Le souffle chaud de l'harmattan s'est enfin apaisé.

Le temps passe, bercé d'une nonchalance béate. Vingt-deux heures ? Vingt-trois ? Quelle importance ? Rien ne marque son passage !

Dans la nuit noire, tout s'évanouit.

...

Et vous, Moussa, Abderhamane, où êtes-vous ? Avez-vous vécu pleinement votre vie ? À l'orée de la grande nuit noire, je me dis que, moi, j'ai bien vécu. J'espère que pour vous cela en a été ainsi...